

STIEG LARSSON

**La fille qui rêvait
d'un bidon d'essence
et d'une allumette**

MILLÉNIUM 2



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Tandis que Lisbeth Salander coule des journées supposées tranquilles aux Caraïbes, Mikael Blomkvist, réhabilité, victorieux, est prêt à lancer un numéro spécial de *Millénium* sur un thème brûlant pour des gens haut placés : une sombre histoire de prostituées exportées des pays de l’Est. Mikael aimerait surtout revoir Lisbeth. Il la retrouve sur son chemin, mais pas vraiment comme prévu : un soir, dans une rue de Stockholm, il la voit échapper de peu à une agression manifestement très planifiée.

Enquêter sur des sujets qui fâchent mafieux et politiciens n’est pas ce qu’on souhaite à de jeunes journalistes amoureux de la vie. Deux meurtres se succèdent, les victimes enquêtaient pour *Millénium*. Pire que tout, la police et les médias vont bientôt traquer Lisbeth, coupable toute désignée et qu’on a vite fait de qualifier de tueuse en série au passé psychologique lourdement chargé.

Mais qui était cette gamine attachée sur un lit, exposée aux caprices d’un maniaque et qui survivait en rêvant d’un bidon d’essence et d’une allumette ?

S’agissait-il d’une des filles des pays de l’Est, y a-t-il une hypothèse plus compliquée encore ? C’est dans cet univers à cent à l’heure que nous embarque Stieg Larsson qui signe avec ce deuxième volume de la trilogie *Millénium* un thriller au rythme affolant.

Déjà paru : Millénium 1 – Les hommes qui n’aimaient pas les femmes (Actes Sud, juin 2006).

A paraître : Millénium 3 – La Reine dans le palais des courants d’air (Actes Sud, 2007).

STIEG LARSSON

Stieg Larsson, né en 1954, journaliste auquel on doit des essais sur l'économie et des reportages de guerre en Afrique, était le rédacteur en chef d'Expo, revue suédoise observatoire des manifestations ordinaires du fascisme. Il est décédé brutalement, en 2004, d'une crise cardiaque, juste après avoir remis à son éditeur les trois tomes de la trilogie Millénium.

DU MÊME AUTEUR

LES HOMMES QUI N'AIMAIENT PAS LES FEMMES, Millénium 1, Actes Sud, 2006 ;

Babel noir n° 37.

LA FILLE QUI RÊVAIT D'UN BIDON D'ESSENCE ET D'UNE ALLUMETTE, Millénium 2,

Actes Sud, 2006 ; Babel noir n° 52.

LA REINE DANS LE PALAIS DES COURANTS D'AIR, Millénium 3, Actes Sud, 2007 ;

Babel noir n° 72.

Illustration de couverture : © John John Jesse

Titre original :

Flickan som lekte med elden

Editeur original :

Norstedts Förlag, Stockholm

Publié avec l'accord de Norstedts Agency

© Stieg Larsson, 2006

© ACTES SUD, 2006

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00416-3

STIEG LARSSON

La fille qui rêvait
d'un bidon d'essence
et d'une allumette

MILLÉNIUM 2

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach et Marc de Gouvenain

ACTES SUD

PROLOGUE

ELLE ÉTAIT ATTACHÉE sur une étroite couchette au cadre en acier. Des courroies de cuir l'emprisonnaient et un harnais lui maintenait la cage thoracique. Elle était couchée sur le dos. Ses mains étaient retenues par des lanières de cuir de part et d'autre du lit.

Elle avait depuis longtemps abandonné toute tentative de se détacher. Elle était éveillée mais gardait les yeux fermés. Quand elle les ouvrait, elle se trouvait dans le noir et la seule source de lumière visible était un mince rayon qui filtrait au-dessus de la porte. Elle avait un mauvais goût dans la bouche et ressentait un besoin impérieux de se laver les dents.

Une partie de sa conscience épiait le bruit de pas qui signifierait qu'*il* venait. Elle savait que c'était le soir mais n'avait aucune idée de l'heure, à part qu'elle sentait que ça devenait trop tard pour une de ses visites. Elle sentit une vibration soudaine dans le lit et ouvrit les yeux. On aurait dit qu'une sorte de machine s'était mise en marche quelque part dans le bâtiment. Quelques secondes plus tard, elle n'aurait su dire si elle l'inventait ou si le bruit était réel.

Dans sa tête, elle cocha un jour de plus.

C'était son quarante-troisième jour de captivité.

Son nez la grattait et elle tourna la tête pour pouvoir le frotter contre l'oreiller. Elle transpirait. L'air de la pièce était chaud et renfermé. Elle était vêtue d'une simple chemise de nuit en tissu uni qui remontait sous son corps. En déplaçant la hanche du peu qu'elle pouvait, elle réussit à attraper le tissu avec l'index et le majeur et à tirer la chemise de côté, centimètre par centimètre. Elle essaya avec l'autre main. Mais la chemise formait toujours des plis en bas de son dos. Le

matelas était bosselé et inconfortable. L'isolement total auquel elle était livrée amplifiait terriblement la moindre impression qu'autrement elle aurait ignorée. Le harnais, bien que serré, était suffisamment lâche pour qu'elle puisse changer de position et se coucher sur le côté, mais cela l'obligeait alors à garder une main dans le dos et son bras s'engourdissait vite.

Si un sentiment dominait son esprit, ce devait être une colère accumulée.

En revanche, elle était torturée par ses propres pensées qui, malgré toutes ses tentatives pour l'éviter, se transformaient en fantasmes désagréables sur ce qui allait lui arriver. Elle haïssait cet état de vulnérabilité forcée. Elle avait beau essayer de se concentrer sur un sujet de réflexion pour passer le temps et refouler sa situation, l'angoisse suintait quand même et flottait comme un nuage toxique autour d'elle, menaçant de pénétrer ses pores et d'empoisonner son existence. Elle avait découvert que la meilleure façon de tenir l'angoisse à distance était de fantasmer sur quelque chose de plus fort que ses pensées.

Quand elle fermait les yeux, elle matérialisait l'odeur d'essence. *Il était assis dans une voiture avec la vitre latérale baissée. Elle se précipitait sur la voiture, balançait l'essence par la vitre ouverte et craquait une allumette. C'était l'affaire d'une seconde. Les flammes fusaient instantanément. Il se tordait de douleur et elle entendait ses cris de terreur et de souffrance. Elle pouvait sentir l'odeur de chair brûlée et l'odeur plus âcre du plastique et de la garniture du siège qui se carbonisaient.*

ELLE S'ÉTAIT PROBABLEMENT ASSOUPIE, parce qu'elle ne l'avait pas entendu venir, mais elle fut parfaitement éveillée quand la porte s'ouvrit. La lumière de l'ouverture l'aveugla.

Il était venu quand même.

Il était grand. Elle ne connaissait pas son âge, mais il était adulte. Ses cheveux étaient roux et touffus, il avait des lunettes à monture noire et une barbiche clairsemée. Il sentait l'après-rasage.

Elle haïssait son odeur.

Il resta en silence au pied du lit et la contempla un long moment.

Elle haïssait son silence.

Son visage n'était pas éclairé et elle ne le percevait que comme une silhouette à contre-jour. Brusquement, il lui parla. Sa voix était grave et nette et il insistait avec affectation sur chaque mot.

Elle baïssait sa voix.

Il dit qu'il voulait lui souhaiter un bon anniversaire, puisque c'en était le jour. La voix n'était ni désagréable ni ironique. Elle était neutre. Elle devina qu'il lui souriait.

Elle le baïssait.

Il s'approcha et contourna la couchette pour venir près de sa tête, posa le dos d'une main humide sur son front et glissa les doigts le long de la racine des cheveux en un geste sans doute destiné à être amical. C'était son cadeau d'anniversaire.

Elle ne supportait pas qu'il la touche.

IL LUI PARLAIT. Elle vit sa bouche remuer mais elle ne laissa pas entrer le son de sa voix. Elle ne voulait pas écouter. Elle ne voulait pas répondre. Elle l'entendit élever la voix. Une note d'irritation due à son refus de répondre s'était glissée dans les mots. Il parlait de confiance réciproque. Au bout de plusieurs minutes, il se tut. Elle ignora son regard. Puis il haussa les épaules, contourna le lit par la tête et ajusta les courroies de cuir. Il serra le harnais d'un cran et se pencha sur elle.

Elle se tourna soudain sur la gauche, se détourna de lui, autant qu'elle le put et aussi loin que les courroies le lui permettaient. Elle replia la jambe et lui décocha un violent coup de pied. Elle visa la pomme d'Adam et elle le toucha avec le bout d'un orteil quelque part sous le menton, mais il s'y attendait et il esquiva, et le coup fut très léger, à peine perceptible. Elle essaya de nouveau mais il était déjà hors d'atteinte.

Elle laissa retomber ses jambes sur la couchette.

Le drap avait glissé et formait un tas par terre. Elle sentit que sa chemise de nuit était remontée loin au-dessus des hanches. Elle n'aimait pas ça. Elle ne pouvait pas couvrir sa nudité.

Il resta immobile un long moment sans rien dire. Puis il contourna la couchette et installa la lanière de pied. Elle essaya de ramener les jambes vers elle, mais il saisit sa cheville et lui rabattit vigoureusement le genou avec l'autre main, puis

il bloqua le pied avec la courroie de cuir. Il passa de l'autre côté du lit et attacha l'autre pied.

Maintenant, elle était totalement à sa merci.

Il ramassa le drap et la couvrit. Il la contempla en silence pendant deux minutes. Dans l'obscurité, elle pouvait sentir son excitation même s'il la dissimulait ou du moins essayait. Elle savait qu'il bandait. Elle savait qu'il voulait tendre une main et la toucher.

Ensuite il fit demi-tour, sortit et tira la porte derrière lui. Elle entendit qu'il fermait à clé, ce qui était totalement inutile puisqu'elle n'avait aucune possibilité de se dégager du lit.

Elle resta immobile pendant plusieurs minutes et regarda le mince rai de lumière en haut de la porte. Puis elle bougea et essaya de sentir si les courroies étaient vraiment très serrées. Elle pouvait remonter un peu les genoux mais le harnais se tendit immédiatement. Elle se décontracta. Elle resta allongée complètement immobile, les yeux fixés dans le néant.

Elle attendait.

Elle rêvait d'un bidon d'essence et d'une allumette. Elle le voyait imbibé d'essence. Elle pouvait sentir physiquement la boîte d'allumettes dans sa main. Elle la secouait. Ça faisait du bruit. Elle ouvrait la boîte et choisissait une allumette. Elle l'entendait dire quelque chose mais fermait ses oreilles et n'écoutait pas les mots. Elle voyait l'expression de son visage lorsqu'elle passait l'allumette sur le grattoir. Elle entendait le raclement du soufre contre le grattoir. On aurait dit un coup de tonnerre qui dure. Elle voyait le bout s'enflammer.

Elle esquissa un sourire totalement dépourvu de joie et se blinda.

C'était la nuit de ses treize ans.

I

ÉQUATIONS IRRÉGULIÈRES

16 au 20 décembre

L'équation est nommée selon la puissance des inconnues (la valeur de l'exposant). Si celui-ci est un, l'équation est du premier degré, si la puissance est deux, il s'agit d'une équation du second degré, etc. Les équations de degré supérieur au premier donnent plusieurs valeurs aux inconnues. Ces valeurs sont appelées racines.

Equation du premier degré (équation linéaire) :

$$3x - 9 = 0 \text{ (racine : } x = 3\text{)}$$

JEUDI 16 DÉCEMBRE – VENDREDI 17 DÉCEMBRE

LISBETH SALANDER BAISSA ses lunettes de soleil sur son nez et regarda sous le bord de son chapeau. Elle vit la femme de la chambre 32 arriver de l'entrée latérale de l'hôtel et se diriger vers un des transats à rayures blanches et vertes au bord de la piscine. Son regard était fermement braqué par terre devant elle et son visage était concentré. On aurait dit qu'elle ne tenait pas bien sur ses jambes.

Salander ne l'avait vue que de loin jusqu'à présent. Elle lui donnait trente-cinq ans, mais son allure neutre et sans âge la plaçait n'importe où dans une fourchette de vingt-cinq à cinquante. Elle avait des cheveux châtain mi-longs, un visage ovale et un corps mûr qui aurait pu sortir tout droit d'un catalogue de vente par correspondance, aux pages sous-vêtements. La femme portait des sandalettes, un bikini noir et des lunettes de soleil en écaille aux verres violets. Elle était américaine et parlait avec un accent du Sud. Son chapeau de soleil était jaune et elle le laissa tomber à côté du transat avant de faire un signe au garçon du bar d'Ella Carmichael.

Lisbeth Salander posa son livre sur ses genoux, prit son verre et sirota une gorgée de café avant de se tendre pour attraper le paquet de cigarettes. Sans tourner la tête, elle déplaça son regard vers l'horizon. De sa place sur la terrasse de la piscine, elle pouvait voir un coin de la mer des Caraïbes entre un groupe de palmiers et de rhododendrons devant le mur de l'hôtel. Un voilier filait grand largue cap au nord, vers Sainte-Lucie ou la Dominique. Plus loin, elle distinguait la silhouette d'un cargo gris en route pour la Guyane ou l'un des pays voisins. Une faible brise luttait contre la chaleur de l'après-midi mais elle sentit une goutte de sueur couler lentement vers

son sourcil. Lisbeth Salander n'était pas du genre qui aime se laisser frire au soleil. Elle passait ses journées le plus possible à l'ombre et par conséquent elle était résolument installée à l'abri sous l'auvent. Pourtant elle était bronzée comme une noisette, en tout cas les parties du corps qu'elle exposait. Elle portait un short kaki et un débardeur noir.

Elle écoutait les sons étranges des *steel drums* diffusés par les haut-parleurs du bar. La musique n'était pas particulièrement son truc et elle était incapable de distinguer Nick Cave d'un orchestre de bal populaire, mais les *steel drums* la fascinaient. Elle trouvait invraisemblable que quelqu'un puisse accorder un baril de pétrole et encore plus invraisemblable que le bidon produise des sons contrôlables qui ne ressemblaient à aucun autre et qui, pour elle, relevaient carrément de la magie.

Elle se sentit soudain irritée et déplaça son regard vers la femme à qui on venait juste de tendre un verre avec un drink orangé.

Cette brune-là, Lisbeth Salander n'en avait rien à foutre. Mais elle n'arrivait tout simplement pas à comprendre pourquoi la femme restait encore ici. Quatre nuits durant, depuis l'arrivée du couple, Lisbeth Salander avait écouté, lui parvenant de la chambre voisine, une voix masculine puissante et violente, utilisant le registre de l'intimidation. Elle avait entendu des pleurs, des chuchotements durs et, à plusieurs reprises, le bruit de gifles. L'homme qui était à l'origine des coups – Lisbeth supposait que c'était son mari – avait dans la quarantaine. Cheveux châtain raides avec une raie au milieu, il était coiffé plutôt vieux jeu, et il semblait se trouver à la Grenade pour raison professionnelle. Lisbeth Salander n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être le métier du bonhomme, mais chaque matin il faisait son apparition correctement habillé, avec cravate et veste, pour prendre un café au bar de l'hôtel avant de s'emparer de son porte-documents et de rejoindre le taxi qui l'attendait.

Il revenait en général à l'hôtel tard dans l'après-midi, il se baignait et restait avec sa femme au bord de la piscine. Ils dînaient ensemble et n'importe quel observateur aurait pu percevoir émanant d'eux une harmonie pleine d'intimité et d'amour. La femme buvait peut-être un verre ou deux de trop, mais son ivresse n'était ni pénible ni tapageuse.

Les disputes dans la chambre voisine commençaient rituellement entre 22 et 23 heures, à peu près au moment où Lisbeth se mettait au lit avec un livre sur les mystères des mathématiques. Il n'était jamais question de maltraitance grave. Pour autant que Lisbeth arrivait à le déterminer, il s'agissait d'une querelle lancinante et aigre, l'homme ne tolérant aucune protestation tout en provoquant sa femme pour la pousser aux reproches. La nuit précédente, Lisbeth était sortie sur le balcon et avait écouté la dispute. Pendant plus d'une heure, l'homme avait arpenté la chambre et reconnu qu'il était un fumier qui ne la méritait pas. Plusieurs fois, comme en pleine crise émotionnelle d'infériorité, il lui avait dit qu'elle devait le trouver hypocrite. Chaque fois elle avait répondu que ce n'était pas ce qu'elle pensait et elle avait essayé de le calmer. Il s'était emporté de plus en plus jusqu'à la secouer. Pour finir, elle avait lâché ce qu'il attendait... *oui, tu es un hypocrite*. Et immédiatement il avait utilisé son aveu forcé comme prétexte pour s'en prendre à elle, à sa conduite et à son caractère. Il l'avait traitée de putain, mot qui fit se hérissier Lisbeth Salander. Pour sa part, elle n'aurait pas hésité à passer aux représailles si l'accusation avait été dirigée contre elle. Mais tel n'était pas le cas et concrètement ce n'était pas son problème personnel. Du coup, elle avait du mal à décider si oui ou non elle devrait intervenir d'une façon ou d'une autre.

Perplexe, Lisbeth avait écouté l'homme rabâcher ses accusations, puis tout à coup flanquer des gifles. Elle venait juste de prendre la décision de sortir dans le couloir de l'hôtel et d'ouvrir la porte de la numéro 32 d'un grand coup de pied quand le silence s'était installé dans la chambre.

En observant la femme près de la piscine, elle nota un vague bleu sur l'épaule et une égratignure sur la hanche, mais aucune blessure évidente.

NEUF MOIS PLUS TÔT, elle avait lu un article dans un *Popular Science* oublié par quelque passager à l'aéroport Leonardo da Vinci à Rome, et instantanément elle avait développé une fascination totale pour l'astronomie sphérique, sujet ardu s'il en était. Du coup, elle s'était rendue à la librairie universitaire de Rome et avait acheté quelques-unes des thèses les plus importantes en la matière. Pour comprendre l'astronomie

sphérique, elle avait cependant été obligée de se plonger dans les mystères relativement compliqués des mathématiques. Au cours de ces derniers mois, elle avait fait le tour du monde et avait régulièrement rendu visite aux librairies spécialisées pour trouver d'autres livres traitant de ce sujet.

D'une manière générale, ces livres étaient restés enfouis dans ses bagages, et ses études avaient été peu systématiques et quelque peu velléitaires jusqu'à ce que par hasard elle soit passée à la librairie universitaire de Miami pour en ressortir avec *Dimensions in Mathematics* du Dr. L. C. Parnault (Harvard University, 1999). Elle avait trouvé ce livre quelques heures avant d'entamer un périple dans les Antilles.

Elle avait vu la Guadeloupe (deux jours dans un trou invraisemblable), la Dominique (sympa et décontracté ; cinq jours) ; la Barbade (une nuit dans un hôtel américain où elle avait ressenti sa présence comme particulièrement indésirable) et Sainte-Lucie (neuf jours). Elle aurait pu envisager de rester assez longtemps à Sainte-Lucie si elle ne s'était pas fâchée avec un jeune voyou local à l'esprit obtus qui squattait le bar de son hôtel de deuxième zone. Elle avait mis fin aux hostilités un soir en lui écrasant une brique sur la tête, elle avait payé sa note et pris un ferry à destination de Saint George's, la capitale de la Grenade. Avant d'embarquer sur le bateau, jamais elle n'avait entendu parler de ce pays.

Elle avait débarqué à la Grenade sous une pluie tropicale vers 10 heures un matin de novembre. La lecture du *Caribbean Traveller* lui avait appris que la Grenade était connue comme la *Spice Island*, l'île aux épices, et que c'était un des plus gros producteurs au monde de noix muscade. La capitale s'appelait Saint George's. L'île comptait 120 000 habitants, mais environ 200 000 autres Grenadiens étaient expatriés aux Etats-Unis, au Canada ou en Angleterre, ce qui donnait une bonne idée du marché du travail sur l'île. Le paysage était montagneux autour d'un volcan éteint, Grand Etang.

Historiquement, la Grenade était une des nombreuses anciennes colonies britanniques insignifiantes. En 1795, la Grenade avait attiré l'attention politique après qu'un esclave libéré du nom de Julian Fedon, s'inspirant de la Révolution française, y avait fomenté une révolte, obligeant la couronne à envoyer des troupes pour hacher menu, pendre, truffer de balles et mutiler un grand nombre de rebelles. Le problème du

régime colonial était qu'un certain nombre de Blancs pauvres s'étaient joints à la révolte de Fedon sans la moindre considération pour les hiérarchies ou les frontières raciales. La révolte avait été écrasée mais Fedon ne fut jamais capturé ; réfugié dans le massif du Grand Etang, il était devenu une légende locale façon Robin des Bois.

Près de deux siècles plus tard, en 1979, l'avocat Maurice Bishop avait démarré une nouvelle révolution inspirée, à en croire le guide, par *the communist dictatorship in Cuba and Nicaragua*, mais dont Lisbeth Salander s'était rapidement fait une tout autre image après avoir rencontré Philip Campbell – professeur, bibliothécaire et prédicateur baptiste. Elle était descendue dans sa *guesthouse* pour ses premiers jours sur l'île. On pouvait résumer ainsi l'histoire : Bishop avait été un leader extrêmement populaire qui avait renversé un dictateur fou, fanatique d'ovnis par-dessus le marché et qui dilapidait une partie du maigre budget de l'Etat dans la chasse aux soucoupes volantes. Bishop avait plaidé pour une démocratie économique et introduit les premières lois du pays sur l'égalité des sexes avant d'être assassiné en 1983 par une horde de stalinistes écervelés, qui depuis séjournèrent dans la prison de l'île.

Après l'assassinat, inclus dans un massacre d'environ cent vingt personnes, dont le ministre des Affaires étrangères, le ministre de la Condition féminine et quelques leaders syndicaux importants, les Etats-Unis étaient intervenus en débarquant sur l'île pour y rétablir la démocratie. Conséquence directe pour la Grenade, le chômage était passé de six à près de cinquante pour cent et le trafic de cocaïne était redevenu la source de revenus la plus importante, toutes catégories confondues. Philip Campbell avait secoué la tête en lisant la description dans le guide de Lisbeth et lui avait donné quelques bons conseils concernant les personnes et les quartiers qu'elle devait éviter une fois la nuit tombée.

Dans le cas de Lisbeth Salander, les bons conseils étaient relativement inutiles. Par contre, elle avait totalement échappé au risque de faire connaissance avec la criminalité de la Grenade en tombant amoureuse de Grand Anse Beach juste au sud de Saint George's, une plage de sable d'une dizaine de kilomètres de long, très peu fréquentée, où elle pouvait se promener des heures sans obligation de discuter et sans rencontrer personne,

si telle était son envie. Elle s'était installée au Keys, un des rares hôtels américains à Grand Anse, et y avait passé sept semaines sans faire grand-chose d'autre que se promener sur la plage et manger du *chinups*, fruit local dont le goût lui rappelait les groseilles à maquereau et qui l'avait totalement emballée.

C'était la basse saison et à peine un tiers des chambres de l'hôtel étaient occupées. L'ombre au tableau était que la tranquillité de Lisbeth et ses velléités d'études mathématiques avaient été brusquement dérangées par les bruits de disputes dans la chambre d'à côté.

MIKAEL BLOMKVIST APPUYA son index sur la sonnette de l'appartement de Lisbeth Salander dans Lundagatan. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle ouvre, mais il avait pris l'habitude de passer par là une ou deux fois par mois, histoire de vérifier. Avançant un œil contre le clapet dans la porte destiné au courrier, il put voir le tas de prospectus accumulés. Il était un peu plus de 22 heures et, compte tenu du peu de lumière, il avait du mal à estimer si le tas avait grandi depuis la dernière fois.

Il resta indécis un bref instant dans la cage d'escalier avant de tourner les talons, frustré, et de quitter l'immeuble. Il marcha d'un pas tranquille pour rentrer à son appartement dans Bellmansgatan. Arrivé chez lui, il mit en route la machine à café et ouvrit les journaux du soir, tout en regardant l'édition nocturne de *Rapport*, en ne lui accordant qu'un œil distrait. Il avait le cafard et se demandait où se trouvait Lisbeth Salander. Il ressentait une vague inquiétude mais n'avait aucune raison de penser qu'elle était morte ou dans de mauvais draps. Pour la millième fois par contre, il se demanda ce qui s'était passé.

Pendant les fêtes de Noël l'année précédente, il avait invité Lisbeth Salander à sa cabane à Sandhamn. Ils avaient fait de longues promenades en discutant tranquillement des contrecoups des événements dramatiques auxquels ils venaient tous deux de prendre part, quand Mikael avait vécu ce qu'il considérait désormais comme une crise existentielle. Condamné pour diffamation, il avait passé quelques mois en prison, sa carrière professionnelle de journaliste avait sombré dans la boue et il avait abandonné la queue entre les jambes son poste de gérant responsable de la revue *Millénium*. En quelques mois, cependant, tout avait changé. Invité à écrire la

biographie de l'industriel Henrik Vanger, ce qu'il avait vécu comme une thérapie scandaleusement bien rémunérée, il avait quitté sa dépression pour se lancer dans une chasse acharnée à un tueur en série retors et bien caché.

Le hasard avait mis Lisbeth Salander sur son chemin. Mikael tripota distraitemment sous son oreille gauche la discrète cicatrice laissée par le nœud coulant. Lisbeth n'avait pas seulement sauvé sa carrière – elle lui avait tout bonnement sauvé la vie.

Plus d'une fois, elle l'avait pris de court avec ses dons remarquables – mémoire photographique et connaissances phénoménales en informatique. Mikael Blomkvist se considérait comme relativement compétent en la matière, mais Lisbeth Salander maniait les ordinateurs comme si elle avait fait alliance avec le diable. Petit à petit, il avait compris qu'elle était un hacker de classe internationale et qu'au sein du club exclusif qui se consacrait çà et là dans le monde à une activité informatique criminelle au plus haut niveau, elle était une légende, fût-elle anonyme et uniquement connue sous son pseudo de Wasp.

C'était la capacité de Lisbeth de se balader dans les ordinateurs d'autrui qui avait fourni à Mikael le matériau nécessaire pour transformer son échec journalistique en affaire Wennerström – un scoop qui un an plus tard encore était source d'enquêtes policières sur la criminalité économique et menait régulièrement Mikael dans les fauteuils des studios de télévision.

Un an plus tôt, il avait vécu ce scoop avec une satisfaction colossale – comme une vengeance et une brillante réhabilitation après son séjour dans le caniveau journalistique. La satisfaction l'avait rapidement quitté, pourtant. Au bout de quelques semaines, il en avait déjà marre de répondre aux éternelles mêmes questions des journalistes et des flics de la brigade financière. *Je suis désolé, mais je ne peux pas divulguer mes sources.* Et le jour où un reporter de l'*Azerbaijan Times* s'était donné la peine de venir à Stockholm uniquement pour poser les mêmes questions stupides, il en avait eu assez. Il avait réduit le nombre d'interviews à un strict minimum, et les derniers mois il ne s'était quasiment prêté au jeu que lorsque la Fille de TV4 l'avait appelé, et cela uniquement quand l'enquête était entrée dans une nouvelle phase bien particulière.

La collaboration de Mikael avec la Fille de TV4 avait de plus une tout autre dimension. Elle avait été le premier journaliste à mordre à la révélation et sans sa contribution le tout premier soir quand *Millénium* avait lâché le scoop, rien ne disait que l'histoire aurait eu un tel impact. Mikael n'avait appris qu'ensuite qu'elle avait dû lutter bec et ongles pour persuader sa rédaction de la laisser raconter l'histoire. Personne n'avait eu envie de mettre en avant l'escroc de *Millénium* et jusqu'au moment où elle était passée en direct, personne n'aurait pu certifier que l'armada d'avocats de la rédaction la laisserait parler. Plusieurs de ses collègues plus âgés avaient baissé le pouce pour lui signifier que si elle se trompait, sa carrière était foutue. La Fille avait tenu bon et démarré l'histoire de l'année.

La première semaine, elle suivit tout naturellement l'affaire – puisque à vrai dire elle était le seul reporter à avoir approfondi le sujet – mais juste avant Noël, Mikael se rendit compte que tous les commentaires et tous les nouveaux points de vue avaient été transférés à ses collègues masculins. Autour du Nouvel An, Mikael apprit par des voies détournées qu'on avait tout simplement évincé la Fille, en arguant que le plus grand événement médiatique de l'année devait être traité par des journalistes économiques sérieux et pas par une gamine sortie de l'île de Gotland ou d'allez savoir où. Cela énerva Mikael et, quand plus tard TV4 lui demanda un commentaire, il expliqua d'emblée qu'il ne répondrait à TV4 que si la Fille posait les questions. D'où quelques jours d'un silence boudeur avant que les types capitulent et qu'elle soit de retour en selle.

L'intérêt décroissant de Mikael pour l'affaire Wennerström coïncidait aussi avec la disparition de Lisbeth Salander. Il ne comprenait toujours pas ce qui s'était passé.

Ils s'étaient séparés le lendemain du jour de Noël et il ne l'avait pas vue au cours des jours suivants. Tard le soir la veille du réveillon du Nouvel An, il l'avait appelée. Elle n'avait pas répondu au téléphone. Le jour du réveillon, il était passé chez elle deux fois sonner à sa porte. La première fois, il y avait de la lumière dans l'appartement mais elle n'était pas venue ouvrir. La deuxième fois, tout était éteint. Le Jour de l'an, il avait de nouveau essayé de l'appeler, mais sans obtenir d'autre réponse que le message disant que l'abonné n'était pas joignable.

Il la vit deux fois au cours des jours suivants. Inquiet et n'arrivant toujours pas à la joindre, il alla chez elle début janvier

s'asseoir sur une marche d'escalier devant son appartement. Il avait apporté un livre et il attendit obstinément pendant quatre heures avant qu'elle arrive, peu avant 23 heures. Elle portait un carton et elle s'arrêta net en le voyant.

— Salut, Lisbeth, fit-il en refermant son livre.

Lisbeth le contempla sans la moindre expression dans le regard, ni chaleur ni amitié. Puis elle passa devant lui et glissa la clé dans la serrure.

— Tu m'offres une tasse de café ? demanda Mikael.

Elle se tourna vers lui et parla d'une voix basse.

— Va-t'en. Je ne veux plus te revoir.

Puis elle referma la porte au nez d'un Mikael Blomkvist tombé des nues, et il l'entendit tourner la clé de l'autre côté.

Trois jours plus tard, il la vit pour la deuxième fois. Il avait pris le métro de Slussen à Centralen, et quand la rame s'arrêta à Gamla Stan, en regardant par la fenêtre, il la vit sur le quai, à moins de deux mètres de distance. Il la vit au moment même où les portes se refermaient. Pendant cinq secondes, elle le fixa droit dans les yeux mais comme s'il était transparent, avant de tourner les talons et de s'éloigner de son champ de vision tandis que la rame se mettait en branle.

Le message était clair. Lisbeth Salander ne voulait rien avoir à faire avec Mikael Blomkvist. Elle l'avait retranché de sa vie avec autant d'efficacité que lorsqu'elle effaçait un fichier de son ordinateur, sans explications ni compromis. Elle avait changé de numéro de téléphone portable et elle ne répondait pas aux e-mails.

Mikael soupira et arrêta la télé, s'approcha de la fenêtre et contempla l'hôtel de ville.

Il se demanda s'il avait tort de s'entêter ainsi à passer régulièrement devant l'appartement de Lisbeth. L'attitude de Mikael jusque-là était que si une femme signalait aussi clairement qu'elle ne voulait pas entendre parler de lui, il s'en allait. Ne pas respecter un tel message équivalait à ses yeux à ne pas respecter la femme en question.

Du temps de l'affaire, ils s'étaient retrouvés au lit ensemble. Cela s'était passé sur l'initiative de Lisbeth et leur relation avait duré six mois. Si sa décision était de terminer l'histoire de façon aussi surprenante qu'elle l'avait commencée, Mikael n'avait qu'à l'accepter. C'était à elle de trancher. Mikael envisageait sans peine ce rôle d'ex-petit ami – s'il fallait maintenant

qu'il se considère comme tel – mais la manière dont Lisbeth Salander l'avait plaqué le laissait perplexe.

Le seul problème était que Mikael aimait toujours énormément Lisbeth Salander. Il n'était pas le moins du monde amoureux d'elle – ils étaient aussi différents que deux personnes peuvent l'être – mais il l'aimait bien et il ressentait un manque réel de ce fichu petit bout de femme compliquée. Il s'était imaginé leur amitié réciproque. Bref, il se sentait comme un imbécile.

Après un long moment passé devant la fenêtre, sa décision fut prise.

Si Lisbeth Salander le détestait si cordialement qu'elle ne pouvait même pas se résoudre à le saluer quand ils se voyaient dans le métro, leur amitié était probablement terminée et le mal irréversible. Désormais, il ne passerait pas devant son appartement ni ne prendrait aucune initiative pour renouer le contact avec elle.

LISBETH SALANDER CONSULTA sa montre et constata que, bien qu'elle soit restée sagement à l'ombre, elle était trempée de sueur. Il était 10 h 30. Elle mémorisa une formule mathématique de trois lignes et referma *Dimensions in Mathematics*, puis attrapa la clé de sa chambre et son paquet de cigarettes sur la table.

Sa chambre était au premier étage, le dernier de l'hôtel. Elle ôta ses vêtements et entra dans la douche.

Un lézard vert de vingt centimètres de long la lorgnait du mur, juste sous le plafond. Lisbeth Salander le regarda à son tour du coin de l'œil, mais ne fit pas un geste pour le chasser. Elle était arrivée à la conclusion que le lézard était locataire depuis bien plus longtemps qu'elle et resterait probablement longtemps après qu'elle aurait quitté la Grenade. Il y avait des lézards partout sur l'île, ils se faufilaient dans la chambre par les stores devant les fenêtres ouvertes, sous la porte ou par l'aération de la salle de bains. Elle aimait bien leur compagnie, ils la laissaient globalement en paix et ils semblaient plus intelligents que certains humains qu'elle avait rencontrés. L'eau était fraîche sans être glacée et elle resta sous la douche pendant cinq minutes pour se rafraîchir.

En revenant dans la chambre, elle s'arrêta toute nue devant le miroir de l'armoire et examina son corps avec émerveillement.

Elle pesait toujours quarante-deux kilos et mesurait presque un mètre cinquante. Il n'y avait pas grand-chose à y faire. Elle avait des membres minces comme ceux d'une poupée, de petites mains et des hanches qui n'en menaient pas large.

Mais elle avait des seins.

Toute sa vie, elle avait été ridiculement plate, comme si elle n'était pas encore entrée en puberté. Ses tétons avaient été petits mais tout à fait normaux. Le problème était qu'ils se trouvaient sur ce qu'on pouvait au mieux décrire comme des ébauches de renflement. Ça avait un air parfaitement ridicule et elle avait toujours trouvé désagréable de se montrer nue.

Et puis, brusquement, elle s'était retrouvée avec des seins. Il ne s'agissait pas de melons (ce qu'elle ne souhaitait pas avoir et ce qui aurait été encore plus ridicule sur son corps tout frêle), mais bien de deux seins ronds et fermes de la taille au moins d'une mandarine. Le changement s'était fait en douceur et les proportions étaient plausibles. La différence était radicale, aussi bien pour son aspect physique que pour son bien-être personnel.

Elle avait passé cinq semaines dans une clinique près de Gênes, en Italie, pour se faire poser les implants qui constituaient la base de ses seins tout neufs. Elle avait choisi la clinique et les médecins jouissant de la meilleure réputation en Europe et qui pratiquaient habituellement des interventions médicalement justifiées plutôt que de la chirurgie esthétique. Son médecin, une forte femme charmante du nom d'Alessandra Perrini, avait constaté que ses seins étaient sous-développés et qu'il y avait des raisons médicales de l'accepter comme patiente.

L'intervention n'avait pas été indolore mais les seins semblaient naturels, au regard et au toucher. Les tétons étaient aussi sensibles qu'avant l'intervention et les cicatrices quasi invisibles. Pas une seconde elle n'avait regretté sa décision. Elle était satisfaite. Six mois plus tard encore, elle ne pouvait pas passer torse nu devant un miroir sans sursauter et commencer à tâter ses seins. Elle les vivait comme une amélioration de sa qualité de vie.

Profitant de son séjour à la clinique de Gênes, elle avait fait enlever un de ses neuf tatouages – une guêpe de deux centimètres sur le côté droit du cou. Elle appréciait ses tatouages, particulièrement le gros dragon qui s'étendait de l'omoplate

jusqu'à la fesse, mais elle avait quand même pris la décision de se débarrasser de la guêpe, considérant qu'une marque aussi visible et ostensible la rendait facile à identifier et à garder en mémoire. Lisbeth Salander ne voulait pas qu'on se souvienne d'elle et l'identifie. Le tatouage avait été enlevé à l'aide d'un laser et, quand elle passait l'index sur le cou, elle pouvait sentir une très légère cicatrice. Une inspection plus poussée révélait que sa peau bronzée était à peine plus claire à l'emplacement du tatouage, mais un rapide coup d'œil ne dévoilait absolument rien. En tout, son séjour à Gênes lui avait coûté l'équivalent de 190 000 couronnes.

Ce qu'elle pouvait s'offrir.

Elle arrêta de rêver devant la glace et mit une culotte et un soutien-gorge. Deux jours après avoir quitté la clinique de Gênes, elle était pour la première fois de ses vingt-cinq années de vie entrée dans une boutique de lingerie et avait acheté l'objet dont jusque-là elle n'avait jamais eu besoin. Depuis, elle avait eu vingt-six ans et elle portait ce sous-vêtement avec une certaine fascination.

Elle enfila un jean et un tee-shirt noir annonçant *Consider this a fair warning*. Elle trouva les sandalettes et son chapeau de paille et hissa un fourre-tout en nylon noir sur son épaule.

En se dirigeant vers la sortie, elle remarqua un petit groupe de clients qui discutaient devant la réception. Elle ralentit le pas et dressa l'oreille.

— *Just how dangerous is she ?* cria une femme noire à l'accent british.

Lisbeth la reconnut comme faisant partie d'un groupe de vacanciers arrivé de Londres dix jours plus tôt.

Freddie McBain, le réceptionniste grisonnant qui accordait invariablement à Lisbeth Salander un gentil sourire, avait l'air embêté. Il expliqua que tous les clients de l'hôtel recevraient des instructions et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter si tout le monde suivait à la lettre ces instructions. Sa réponse fut accueillie par un flot de questions.

Lisbeth Salander fronça les sourcils et alla trouver Ella Carmichael derrière le bar.

— C'est quoi tout ça ? demanda-t-elle en montrant l'attrouplement devant la réception.

— Mathilda menace de venir nous rendre visite.

— Mathilda ?